

L'enfant qui voulait devenir sculpteur

Collection Etienne Hajdu

L'enfant qui voulait devenir sculpteur

Oh oui ! Je me souviens de cet enfant, je m'en souviens très bien... C'était pourtant il y a très très longtemps, au tout début du XX^{ème} siècle, mais son histoire est tellement extraordinaire que je ne l'ai jamais oubliée... Voulez-vous que je vous la raconte ? Alors écoutez...

Je crois qu'il était né en 1907, en Transylvanie, à Turda. Cette ville, je la connais bien, c'est là que je suis né moi aussi. J'étais plus jeune que lui et quand je fis sa connaissance il était presque adolescent alors que je n'étais qu'un enfant d'une huitaine d'années. Son père était le vétérinaire de Turda. Il venait souvent chez nous soigner les animaux. Nous vivions dans une ferme. C'est là que je le rencontrai pour la première fois...

Ce jour là, et comme il le fit souvent par la suite, il accompagnait son père dans sa tournée. Monté sur la charrette ou à pied, il pouvait ainsi parcourir notre belle région de montagnes, de collines boisées et de plaines parsemées de champs et de pâturages. Dès que son père arrivait, il sautait de la charrette et disparaissait comme par enchantement. Quand son père partait, il réapparaissait subitement, surgi de l'angle du petit bois ou de la route de Turda. Où allait-il ? Que faisait-il pendant tout ce temps ? J'aurais bien voulu le savoir...

Un jour, je l'ai suivi...

Il était au milieu d'un champ, debout près d'un arbre, un immense chêne, que je connaissais bien pour l'avoir souvent escaladé. Je n'osais pas m'approcher mais j'observais attentivement chacun de ses gestes : il tournait autour de l'arbre, tantôt levant la tête, tantôt la baissant comme s'il en appréciait, à vue de nez, la hauteur.

Puis il s'approcha tout près du tronc, si près, qu'on aurait dit qu'il en sentait l'odeur ou qu'il voulait croquer quelque insecte à la recherche d'un abri. Mais non ! Il le caressa du bout des doigts. Ensuite il l'entoura de ses deux bras ouverts, comme pour le soulever et demeura un bon moment ainsi, appuyé contre le grand chêne... Puis il s'est allongé sous l'arbre et il est resté comme cela, sans bouger, étendu sur le dos, sa tête reposant sur ses deux bras croisés, à regarder le feuillage bercé par une brise légère. Que voyait-il ? A quoi songeait-il ? Plus tard je l'ai su, mais sur le moment je crus qu'il s'était endormi. Je me suis approché sans bruit pour ne pas le réveiller mais il ne dormait pas. Ses yeux étaient grands ouverts, perdus dans un rêve éveillé et ses lèvres bougeaient comme s'il parlait à quelqu'un. Il semblait tellement absorbé par ses pensées qu'il ne m'entendit pas venir. Du moins c'est ce que je crus, car brusquement, il me dit d'un air un peu moqueur et sans même me regarder :

« Bonjour ! Je sais qui tu es ! Tu es le fils du fermier et tu m'as suivi ! Approche, n'aie pas peur je ne vais pas te manger ! »

Je sursautais et lui lançais un inaudible « bonjour », mais ma curiosité fut la plus forte et, surpris par mon audace, je lui dis : « Qu'est ce que tu fais ? Tu dors ? »

- Non non, je regarde ! fit-il d'un air mystérieux.

- Tu regardes ? Mais qu'est ce que tu regardes ?

- Je regarde les « demoiselles » !

- Les « demoiselles », qu'est ce que c'est ? Des oiseaux ? Des insectes ? Des FANTÔMES?

Son sourire s'agrandit et il éclata de rire.

- Ah ! Ah ! Ah ! C'est un peu ça. Viens, allonge-toi et regarde...

Je m'étendis près de lui et levai craintivement le nez. J'étais un peu effrayé par l'idée de voir des figures blanchâtres, « demoiselles » ou non, se balancer dans le feuillage. Mais je ne vis rien d'autre que des branches et des feuilles qui s'agitaient doucement sous le souffle léger de l'air.

- Je ne vois rien de spécial, et puis je connais bien cet endroit, je n'y ai jamais vu de fantômes, d'ailleurs je n'ai jamais vu de fantômes nulle part, tu me racontes des histoires !

- Ne te fâche pas ! Ce ne sont pas des fantômes que je vois, ce sont des figures bien réelles, regarde là, à droite, les feuilles forment un oiseau, on dirait qu'il veut s'envoler mais qu'il est retenu par les branches. Et là, un peu plus bas, il y a une tête de femme avec une chevelure comme les bois d'un cerf. Et cette belle jeune fille, avec sa robe tout en feuillage et sa coiffure végétale. N'est-ce pas une splendide demoiselle ? Allons fais un effort, regarde encore !

Mais j'avais beau écarquiller les yeux, tourner la tête à droite puis à gauche, jusqu'à risquer un torticolis, je ne voyais toujours pas de « demoiselles ».

Devant mon incrédulité, il se redressa et sortit de sa poche un petit carnet sur lequel je distinguai des formes étranges.

- C'est ce que je vois, dit-il très sérieusement en tournant rapidement les pages. Je dessine pour ne pas l'oublier.

Mais je n'eus pas le temps d'en voir plus. Une voix forte retentit soudain. C'était son père qui l'appelait.

- Je dois partir, dit-il en refermant son précieux carnet, je te montrerai mes dessins une autre fois. Salut !

Et il courut rejoindre son père qui l'attendait sur la route en haut du champ. Je restai là un moment, un peu décontenancé, me demandant quand je le reverrai, continuant à regarder l'arbre et à chercher désespérément ce qu'il pouvait bien y avoir de caché dans son feuillage. Mais je ne trouvai rien et je crois bien que je m'endormis...

Je le revis deux jours plus tard, à Turda, sur la place du marché. J'accompagnais ma mère qui vendait des légumes et quelques poules, quand je l'aperçus qui se faufilait parmi les étals, pour traverser la place en direction de l'église. Il devait rentrer chez lui, car je savais pour l'avoir entendu dire par mon père que : « le vétérinaire habitait non loin du marché ». Je courus pour le rattraper. J'espérais qu'il me montrerait enfin ses dessins et qu'alors, je comprendrais ce qu'il avait voulu dire, car le lendemain et le surlendemain j'étais revenu sous l'arbre et le lendemain et le surlendemain, je n'avais vu que des feuilles. J'accélérai le pas, il venait de bifurquer au coin de la rue, j'avais peur de le perdre de vue. Mais je n'eus pas à courir bien longtemps. A peine m'étais-je engouffré dans la ruelle, que je le vis un peu plus loin, planté, devant la boutique d'un potier. En effet nous étions au beau milieu de leur quartier et les jours de marché ils étaient quelques-uns à s'installer sous l'auvent de leur échoppe pour attirer les badauds et vendre leur marchandise.

Il était comme pétrifié. Seuls ses yeux étaient animés d'une vie étrange et suivaient avec attention chacun des gestes de l'artisan, qui semblait faire apparaître des vases de sa motte de terre, comme un magicien, des lapins de son chapeau. J'étais moi-même hypnotisé par la rapidité et la précision de son exécution. Le garçon m'aperçut et me fit signe de venir plus près.

- Tu as vu ? demanda-t-il sans même me saluer. C'est extraordinaire ce qu'il arrive à faire avec un simple tas de terre !

Le potier leva la tête et ne sembla pas étonné de le voir. Ce n'était sûrement pas la première fois qu'il l'observait ainsi.

- Tiens tiens, c'est toi mon garçon ! Tu es encore venu m'espionner ? dit-il sur un ton amusé. On peut dire que tu as de la suite dans les idées. Tu t'intéresses au métier ? Alors

au lieu de rester planté là comme un piquet, fais un essai ! Puis il s'écarta pour prendre un morceau de terre qu'il posa sur le tour.

- A toi l'honneur ! ajouta-il en lui laissant la place.

Un sourire de bonheur éclaira le visage de l'adolescent. Il s'installa sur le tabouret, mais au lieu d'actionner le tour avec ses pieds, il saisit la terre entre ses mains et commença à la modeler. Le potier lui dit en souriant qu'il n'arriverait pas à grand-chose s'il ne mettait pas en marche le plateau du tour. Il n'entendait rien. Ses mains bougeaient presque aussi vite que celles de l'artisan mais elles n'exécutaient pas la même danse : elles ôtaient ou collaient de la terre, tiraient, tapotaient, écrasaient, lissaient, caressaient jusqu'à ce qu'émerge de la masse informe, un buste de jeune fille, portant sur ses épaules dénudées et son cou gracile, un ravissant visage. Je compris alors que ce n'était pas les poteries qui le captivaient : les vases, les cruches, les jarres, ne l'intéressaient pas, non, ce qui l'émerveillait, c'était la magie de la terre et le miracle des formes qu'on pouvait lui imprimer.

Le potier impressionné lui dit sur un ton admiratif : « Tu n'es peut-être pas un grand potier mais tu es sûrement un sculpteur plein de talent ! »

- C'est vrai ? Je voudrais tellement devenir sculpteur... devenir un grand sculpteur... pour faire surgir de mes mains toutes les formes de la matière, pour la réveiller et lui donner vie ! »

- C'est une très belle idée. Tiens ! Avec ça tu vas pouvoir t'entraîner. Et il lui offrit un pain de terre bien fraîche et malléable à souhait.

- Oh merci, merci mille fois ! Je n'ai jamais modelé de terre aussi fine, je ne connais que la terre de mon jardin, toujours trop dure ou trop collante. Merci !

Puis il sortit précipitamment, en serrant son lourd paquet de linge humide.

J'étais de plus en plus intrigué par ce garçon qui voyait des silhouettes dans les arbres et qui sautait de joie comme si on lui avait offert un fabuleux trésor, alors qu'on venait de lui donner un tas de boue. Je le suivis jusque chez lui, ce n'était pas très loin, il habitait un peu plus bas dans la rue.

En passant la grille du jardin, je remarquai de nombreux trous et des monticules de terre entre les plantations, sans doute en prévision de quelques sculptures. Je souris à la pensée que son père ne devait guère apprécier de voir le jardin ainsi défiguré comme s'il était envahi par une armée de taupes. Il m'entraîna dans ce qu'il appela son « atelier » qui n'était qu'une baraque de jardin, assez grande. L'intérieur était éclairé par une verrière qui donnait sur l'autre partie du jardin. C'est contre cette verrière qu'il avait installé sa table de travail. De chaque côté, il avait cloué des étagères sur lesquelles il rangeait ses « outils » et ses « œuvres » : toute une série d'animaux, de personnages, en buste en pied, parmi lesquels je reconnus même son père. Modelés dans une terre granuleuse, ils étaient réalisés avec tant d'adresse qu'on les aurait crus vivants. Pensant lui faire plaisir, je lui dis qu'ils étaient très ressemblants. Mais il ne fut pas flatté du compliment et se mit presque en colère.

- Ressemblants, ressemblants, oui ils sont ressemblants, mais ce n'est pas ce qui m'intéresse, la nature fait déjà très bien les choses, je ne veux pas l'imiter ! Et il ajouta sur un ton plus calme, moi, je voudrais sculpter ce que j'aperçois dans les arbres...

Je ne comprenais plus rien. Il s'approcha brusquement de la table et ouvrit un tiroir. Il en sortit un carnet, dont les coins usés laissaient apparaître le carton sous la couverture de papier rouge.

- Regarde, dit-il en tournant les pages, c'est tout cela que je vois dans les branchages. Je vois les rayons du soleil qui transpercent le feuillage et le transforment en matière lumineuse. Je vois les jeux d'ombres et de lumières qui font disparaître les frondaisons et les métamorphoses comme par magie...

Je pris le carnet et je vis, dessinés à l'encre noir, des feuilles, des buissons ou plutôt des formes qui évoquaient ces végétaux, je vis aussi la tête de femme aux cheveux en bois de cerf et la très belle jeune fille dont il m'avait parlé, je vis sa robe de verdure et sa chevelure de rameaux enchevêtrés, je vis un oiseau de feuillage qui prenait son envol, je vis ...tout un monde qui m'était familier et que pourtant je n'avais jamais vu.

- Ils sont magnifiques ! Je ne trouvais rien d'autre à dire et je répétais machinalement « vraiment magnifiques ! »

- Oui, sans doute, mais ce que je voudrais c'est les sculpter, pour sentir les volumes sous mes doigts, toucher les reliefs, les creux, les bosses. Je voudrais être un géant avec une main immense pour caresser les montagnes, les collines, sentir le feuillage des arbres et des buissons me chatouiller, effleurer l'herbe folle des champs, suivre la courbe des cours d'eau de mon index de colosse... Mais je ne suis pas un géant, alors je dessine et je rêve... je rêve qu'un jour je serai sculpteur et que je ferai naître des formes nouvelles sous la caresse de mes doigts. Je veux créer des figures comme la nature invente les arbres, les fleurs, les hommes, les animaux, mais je ne veux pas faire la même chose qu'elle, je ne veux pas la copier ni l'imiter. Je veux la comprendre, comprendre comment elle fait, par quel miracle elle opère pour fabriquer un coquillage, un insecte, un oiseau, une femme, une fleur... Ses créatures sont si belles. Je veux bien puiser un peu dans son répertoire mais je veux jouer sur une autre tonalité, je veux concevoir un nouveau langage une nouvelle façon de dire le monde qui m'entoure...

Il était totalement exalté et je ne comprenais pas la moitié de ce qu'il disait. Je crois que j'étais un peu trop jeune, pourtant, je sentais que c'était important, tellement important pour lui, qu'il finirait par y arriver.

Plus tard il est parti apprendre la sculpture à Vienne et à Paris. Puis il est devenu ce qu'il avait toujours voulu être : un sculpteur, un grand sculpteur ! Depuis j'ai vu ses œuvres et j'ai compris. Il a réussi à montrer les choses non pas comme elles sont mais comme il les perçoit. Il nous fait voir et sentir au-delà des apparences. Ses « demoiselles » ne sont ni tout à fait humaines ni tout à fait végétales, ses arbres sont d'immenses colonnes et les femmes de ses bas-reliefs ressemblent aux paysages qu'il voulait caresser autrefois de sa main de géant.

Dans les années 80, alors que je faisais un voyage en France je l'ai croisé mais je n'ai pas osé lui parler, j'avais trop peur qu'il ait oublié le petit paysan de Turda qui ne comprenait rien à sa poésie. Pourtant j'aurais voulu lui dire que grâce à lui j'ai appris à regarder autrement « le monde qui nous entoure »... Et puis, que, moi aussi j'ai voulu travailler la terre, je ne suis pas devenu sculpteur, non, (je ne voyais pas assez de « demoiselles » dans les arbres) mais je suis devenu potier et j'ai fait naître sous mes doigts des milliers de vases...

Cette histoire est inventée mais ce sculpteur existe, il s'appelle Etienne Hajdu et ses sculptures sont bien réelles. Vous les découvrirez bientôt au Musée d'Art et d'archéologie du Périgord, en attendant voici les véritables dessins de l'imaginaire petit carnet d'Etienne Hajdu...